

# « Aucun individu ne peut tenir tout seul »

une interview avec François de Singly

**François de Singly**

est professeur émérite de sociologie à l'université Paris-Cité. À la suite de sa thèse d'État, *Fortune et infortune de la femme mariée* (1987), il publie plusieurs livres qui font référence en sociologie de la famille et du couple, de l'éducation, de l'enfance et des rapports de genre.

**Ven :** La société est-elle devenue plus individualiste ?

**François de Singly :** Oui, incontestablement ! Ce changement commence avec la philosophie des Lumières et la Révolution française. Ces deux éléments imposent à la fois une modification de la société et de la conception de l'individu. Que s'est-il passé ? Les lumières de Dieu, du roi et du père, représentants de l'autorité, sont remplacées par celles de la Raison. L'objectif n'est plus la soumission à ces trois premières autorités, il est de devenir un individu autonome – d'auto-nomos, capacité à fixer ses normes personnelles. La société doit servir idéalement à soutenir ce projet d'émancipation des individus. On peut prendre comme exemple deux des premières décisions de la Révolution : l'instauration du mariage civil et la proposition du divorce par consentement mutuel – décision si révolutionnaire que cette dernière fut supprimée rapidement pour n'être réintroduite qu'en... 1975 ! Ce qui s'affirmait déjà c'est le désir de permettre à chaque individu de vivre sa propre vie et de limiter le pouvoir de la société sur sa vie.

« Vivre et construire son monde selon des choix posés de façon autonome. »

**Ven :** Ce désir d'autonomie va de pair avec la reconnaissance des Droits de l'Homme. Mais est-il un frein à notre capacité à « faire société » ?

**FS :** De tout temps, il y a eu des tensions entre la manière dont les individus veulent vivre et ce que la société exige d'eux. L'enjeu pour toute société est de « tenir » les individus et de réguler les liens entre eux. Avec la reconnaissance des Droits de l'Homme et nettement plus tard, des Droits des .../

© DR Ven



# « Ils feront société si on les reconnaît pleinement comme sujets singuliers. »

François de Singly

/... enfants et la foi dans le progrès et la raison, l'individu s'affranchit progressivement des attentes et des assignations sociales. Il veut vivre et construire lui-même son monde, selon des choix qu'il pose de façon autonome. En réalité, aucun individu ne peut tenir « tout seul » car nous sommes tous et toutes des êtres sociaux. Au *xxi*<sup>e</sup> siècle, les appartenances sont générationnelles. C'est une spécificité de la société contemporaine, et cela que l'on ait dix, vingt, trente, ou soixante-dix ans.

**Ven :** Quelle forme prend cette « appartenance générationnelle » et à quand remonte-t-elle ?

**FS :** Au début des années soixante, pour la première fois, une radio, Europe 1, réunissait toute une génération autour de *Salut les copains*, le soir au retour de l'école. Aujourd'hui, c'est au quotidien, du matin au soir, que chaque classe d'âge tisse des liens spécifiques, avec sa culture musicale, avec ses séries ou podcasts, avec ses mangas, ses réseaux sociaux. Ceux qui sont sur Facebook ont trente ans de plus que ceux qui sont sur TikTok. Cette façon de vivre ensemble, au sein d'une même génération, est à mettre en regard avec les années soixante et soixante-dix quand toute la famille se réunissait autour de la télévision familiale pour regarder le film du dimanche soir, ou *Au théâtre ce soir*. Aujourd'hui, fin du rituel, chacun dans sa chambre regarde ce qu'il veut et vit dans son monde. À proximité des siens, il entretient ses liens à distance.

**Ven :** Cela signifie-t-il que les générations ne font que coexister ?

**FS :** Il existe encore des temps collectifs intergénérationnels, comme la Coupe du monde ou certaines mobilisations collectives, mais ils se font de plus en plus rares. Les paroisses, les cellules, les sections des partis se vident. Cette culture de l'appartenance générationnelle est bien vécue, car elle évite les rapports d'autorité – sinon qui décide du programme commun en famille ? Chaque personne construit son monde et ses liens à partir des éléments sociaux à sa disposition. Elle n'est donc pas désocialisée. Ce sont d'autres liens qui se nouent.



« Les modes d'action collectifs continuent d'exister, mais ils sont désormais pluriels et sans hiérarchie. »

**Ven :** Ces tendances nuisent-elles à notre capacité d'engagement au service d'un bien commun ?

**FS :** Que ce soit à l'échelle du couple ou à celle de tel ou tel groupe, de telle ou telle association, les individus ne sont plus prêts à faire une promesse qui s'inscrit dans un temps long, ce qui contraint à revoir la notion d'engagement. L'intensité du moment est préférée à la durée. Les « couples à double logement » qui se développent sont un bon exemple : partager des activités, mais ne pas se laisser enfermer sinon les mariages se concluent souvent par des séparations. C'est ainsi que l'on embrasse ponctuellement des causes sociales, humanitaires ou environnementales qui pourront évoluer selon l'endroit où l'on se trouve et sa disponibilité temporelle. On ne veut pas d'une identité figée, on veut rester libre de ses choix. Cela explique en partie la désaffection à l'égard des partis politiques et des syndicats qui imposent leurs programmes.

**Ven :** Est-ce pour cela que l'on va moins voter ?

**FS :** La citoyenneté, c'était avant tout le droit de vote et donc une délégation donnée aux politiques pour nous représenter et prendre les bonnes décisions au nom de la raison. Mais le grand discours national fondé sur la foi dans la raison et dans le progrès ne prend plus. La nation, la raison, le progrès ne guident plus les modes d'agir. Les jeunes et les moins jeunes n'ont plus envie de déléguer leur action à d'autres. Ils veulent choisir leur mode d'action. On est prêt à faire des choses

ensemble, à se mobiliser pour les personnes migrantes, pour les personnes sans domicile, pour les femmes victimes de violence, pour refuser une agriculture intensive ou l'exploitation de l'eau à des fins privées ou pour cultiver des légumes bio sur un tiers lieu... Les modes d'action collectifs continuent d'exister, mais ils sont désormais pluriels et sans hiérarchie. Chacun se considère libre d'aller là où il veut en fonction de l'urgence du moment et de sa sensibilité et de ses multiples appartenances. Ce qui est vécu, ce sont des expériences communes et individuelles qui ne prétendent plus à l'universel.

**Ven :** Que peut la communauté éducative pour redonner du sens au collectif ?

**FS :** Il faut permettre aux enfants et aux jeunes de vivre des expériences communes dans lesquelles quelque chose de personnel est vécu. Où l'on se sent pleinement reconnu pour ce que l'on est, et non parce que l'on entre dans le moule. Où l'on est actif personnellement. Cela suppose de donner aux enfants, aux adolescents, le choix de leurs activités, de diversifier les propositions d'actions collectives qui leur permettront de se situer dans le monde et par rapport aux autres. Ils feront société si on les reconnaît pleinement comme sujets singuliers, et pas seulement comme membres du groupe. L'Éducation nouvelle, c'est peut-être cela : permettre l'expérience de sa singularité en lien avec les autres.

Laurence Bernabeu

